

Tout dire
pour exister

Anne Talfos

**Tout dire
pour exister**

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

Illustration de couverture : Pixabay

© Les Éditions du Net, 2023
ISBN : 978-2-312-13469-7

« Chaque parole a une conséquence,
chaque silence aussi »
Jean Paul Sartre

Chapitre 1

Il était 20 h 30 lorsque le vol de New York atterrit sous une pluie fine d'été. Le soleil déclinait déjà derrière les montagnes du Colorado en ces premiers jours du mois d'août. Les passagers, las de leur voyage, se dépêchaient de sortir de l'aéroport. Seul un jeune homme marchait lentement le long des couloirs. Il aurait dû être heureux à l'idée de rentrer chez lui, à Denver, ville qui l'avait vu naître et grandir, mais Tony, 17 ans, était soucieux.

Il enviait les voyageurs qui retrouvaient leur famille après quelques semaines, voire quelques mois d'absence et reprenaient le cours de leur existence, comme si cette absence n'était qu'une parenthèse insignifiante à leur vie. Lui avançait vers l'inconnu, conséquence d'un séjour punitif, à New York.

À mesure qu'il avançait, son estomac se nouait, et durant une fraction de seconde, il eut envie de faire demi-tour, car il savait qu'en franchissant le hall d'arrivée, une nouvelle vie l'attendait et ce n'était pas ce qu'il voulait.

Il se dirigea vers une voix familière qui l'appela et s'arrêta devant une femme, dont la joie illuminait le visage.

– Tony !

Elle enlaça le garçon qui se laissa faire, sans bouger.

– Bonjour, maman, lui répondit-il doucement.

– Oh ! mon chéri, comme je suis heureuse, enfin tu es là !

Elle s'écarta et le regarda. Il avait grandi, mais maigri, son regard si jovial et ses yeux si rieurs avaient laissé place à un regard triste et fatigué. Ces longs mois passés sans lui avaient été difficiles, mais elle devait tourner la page, le passé ne devait plus ressurgir, plus maintenant.

Hélène, émue et gênée, présenta l'individu qui se tenait près d'elle.

– Voici Henry.

L'homme au visage affable, empreint d'un sourire amical, tendit sa main au garçon. Tony ne dit pas un mot en la lui serrant. Il le regarda à peine. Il ne le connaissait pas. Sa mère lui en avait parlé brièvement au téléphone, le décrivant comme un homme charmant, attentionné et humble, malgré sa réussite professionnelle.

La berline prit la direction du sud de la ville, surplombant le lac Smith du Washington Park. Le quartier du même nom offrait de grandes maisons Victoriennes du début du *xx^e* siècle et de nouvelles habitations, plus modernes, construites sur de vastes terrains ornés d'arbres et de fleurs subtilement mis en valeur par des architectes paysagers. Il connaissait très peu ce quartier, éloigné de l'endroit beaucoup plus modeste où il avait passé une enfance simple et heureuse.

La voiture s'arrêta devant une somptueuse demeure. À leur entrée, deux jeunes gens accueillirent le jeune homme chaleureusement.

– Salut, je m'appelle Jeanine. Je suis contente de faire enfin ta connaissance. Hélène n'arrête pas de parler de toi.

– Nous commençons à être sérieusement jaloux, renchérit gaiement le garçon à côté d'elle. Moi, c'est Mickael. Bienvenue.

Tony les observa. Un peu plus âgés que lui, ils semblaient réellement heureux de faire connaissance. Une petite fille déboula entre eux, les bousculant pour venir en face du garçon.

– Et moi, c'est Katie et j'ai sept ans. Tu sais raconter des histoires ? J'aime bien les histoires.

Tony, qui jusque-là restait froid et distant, se détendit, amusé par la spontanéité de la fillette qui lui adressait un large sourire.

Henry regarda avec fierté ses enfants. Ils avaient connu des moments difficiles avec la perte de

leur mère, mais cette épreuve les avait rapprochés. Pourtant, il n'était pas toujours facile. Homme de principes, doté d'un fort caractère, souvent impulsif et autoritaire, il savait néanmoins se montrer attentionné et généreux. Les enfants l'adoraient. Avec émotion, il avait vu partir ses aînés à l'université, l'un après l'autre, et vivait seul avec Katie, sa cadette, depuis plus d'un an, lorsqu'il rencontra Hélène. Ses enfants s'étaient très vite entendus avec celle-ci ; elle ne remplaçait pas leur mère, décédée d'un cancer, mais par sa gentillesse et son écoute, ils l'avaient vite adoptée et espéraient en Tony trouver un frère aussi sincère et empathique qu'elle.

Henry intervint pour calmer l'effervescence de l'arrivée du nouveau membre de la famille.

– Allez, laissez-le tranquille, vous aurez bien l'occasion de vous voir après. Et toi mademoiselle (il regarda Katie, affectueusement), il est temps d'aller te coucher.

La fillette protesta, mais Jeanine prit sa sœur par la main et l'accompagna à l'étage. La petite fille, tout émoustillée par l'arrivée du garçon, chuchota à l'oreille de son aînée qu'elle trouvait son nouveau frère très beau, à l'image des princes de ses histoires.

Hélène entraîna son fils dans la cuisine.

– Tu dois avoir faim après ce voyage. Il n'y a jamais rien de bon dans ces avions. Assieds-toi.

Elle sortit une assiette du réfrigérateur et la déposa sur la table. Henry entra dans la cuisine et prit place à côté de sa compagne.

Tony les examina tous les deux. Il admit qu'ils formaient un beau couple. Sa mère avait toujours été belle à ses yeux. À 45 ans, elle gardait une silhouette élancée, ses cheveux mi-longs, châtons, illuminaient son teint. Il avait hérité de ses traits fins et de son sourire. Henry était plus grisonnant, plus vieux sans doute. Il avait une posture d'homme de pouvoir, de chef de famille, avec un regard franc et chaleureux.

Il n'était pas étonné que sa mère se soit éprise de cet homme, il lui fallait un individu de cette présence pour la rassurer et la guider. Elle n'aurait jamais pu vivre seule. Quand ils étaient encore une famille, c'était son père qui détenait l'autorité et organisait leur vie. Elle ne prenait jamais de décision.

Voyant son fils picorer en silence, elle entreprit la conversation.

– Tu n'as pas faim ?

Il ne répondit pas. Il ne se sentait pas à l'aise dans ce nouvel environnement.

– Je suis si contente que tu sois là... Tu m'as tellement manqué, lui confia-t-elle avec émotion.

Elle le regardait, espérant une réaction de sa part.

– Nous sommes très heureux de t'avoir auprès de nous. Nous espérons que tu te sentes bien ici, poursuivit Henry, assis en face de lui.

Tony le fixa. Il ne savait pratiquement rien à son sujet, une question le préoccupait.

– Vous connaissez bien mon père ?

– Oui. J’ai travaillé avec lui à de nombreuses reprises. Nous nous sommes liés d’amitié. Peu après ton départ, il m’a demandé d’assister ta mère.

– Vous ne vous êtes pas gêné ! lança le jeune homme avec amertume.

Henry fronça les sourcils et le dévisagea. Ses yeux étaient clairs et son regard vif.

– Écoute mon garçon, je veux que tout soit clair entre nous. Ton père ne souhaitait pas laisser ta mère seule et a tout fait pour nous rapprocher. Il savait que des sentiments naissaient entre nous, c’était ce qu’il voulait. Tu comprends ?

Tony détourna son regard, et hocha négativement la tête. Il n’en croyait pas un mot. Avant son départ pour New York, ses parents se disputaient, mais ils s’aimaient, il en était persuadé.

– Vous avez pris sa place !

– Je vis avec ta mère, mais ce n’est pas pour autant que je remplace ton père. On ne remplace pas ses parents, mais je suis là pour t’aider et t’accompagner, si tu le veux.

Le jeune homme ne répondit pas. Un silence de plomb s’installa dans la petite cuisine.

Chapitre 2

Tout est noir, c'est la nuit. Il se retrouve sur la terrasse, passe fébrilement sa main sur le fer à cheval. La porte est ouverte. Il entre. L'intérieur est sombre et silencieux. Seule une plainte langoureuse émane de l'étage. Il marche, pieds nus sur le carrelage. Il est transi de froid. Il monte lentement les escaliers, guidé par des sons inaudibles. La peur l'envahit. Ses mains sont moites, son corps tremble. Les sons se transforment en une voix. D'abord sourde, elle se fait plus distincte et l'appelle par son prénom. Il la reconnaît. Au fur et à mesure de son avancée, les murs se fissurent, les tableaux tombent, les miroirs se brisent. À présent, il se tient devant la porte d'où proviennent les sons. Il n'ose pas entrer, pétrifié. Mais la voix s'intensifie, prenant l'ampleur d'un cri désespéré, alors il tend la main vers la poignée et ouvre la porte...

Tony ouvrit les yeux, terrifié, le souffle court, trempé de sueur et désorienté, il mit quelques secondes à réaliser qu'il était à Denver, dans sa nouvelle maison. Soulagé, il reprit peu à peu une respiration normale et examina la chambre. De taille moyenne, simplement meublée et dépourvue de